Toodè N° 147  
◊◊◊◊◊◊◊◊

15 décembre 2012

◊◊◊◊◊◊◊◊

Stéphane Raux   
◊◊◊◊◊◊◊◊

« Le pays des Droits de l’Homme n’est pas toujours celui des droits de la femme… »

A la sortie du métro, un flot continu de têtes d’un certain âge se pressait vers le lieu de réunion au Parc Floral de Paris. Des jeunes, très nombreux, étaient là aussi, mais plus statiques. Un instant, j’ai cru à un rajeunissement massif des habitués des Semaines Sociales de France (SSF). Non, ceux-là attendaient l’ouverture des grilles du Fort Neuf de Vincennes pour leur ‘Journée Défense et Citoyenneté’…

Mais la jeunesse était néanmoins présente parmi les 3000 participants, des européens, des scouts et guides de France, des Apprentis d’Auteuil, la commission Jeunes des SSF... Et puis surtout ces jeunes de diverses aumôneries de Paris et environs qui ont apporté un regard neuf, volontaires pour animer des ateliers du samedi, et chargés par ailleurs de questionner d’éminents intervenants : spécialistes de sociologie, d’histoire, de philosophie, de théologie, des religions, de psychanalyse, personnes engagées dans les affaires sociales ou la défense des enfants, les syndicats de tous bords, la politique, la justice, les mouvements chrétiens, le théâtre aussi… qui se sont succédés ou confrontés sur le thème « Hommes et Femmes, la nouvelle donne »… Un sujet choisi près de 18 mois en arrière, mais qui a trouvé un écho tout particulier dans le contexte actuel !

Mais un sujet qui aura généré un grand moment de vitalité, de réactivité et de dialogue : au cours de ces trois jours, les ‘chrétiens sociaux’ ont pu se sentir bousculés, frustrés, agressés, mais aussi réconfortés, encouragés, voire enthousiastes, en tous cas ouverts par exemple en applaudissant avec une même ferveur le nonce apostolique lisant un message de Benoit XVI et le discours de Najat Vallaud-Belkacem, ministre socialiste militant pour le ‘mariage gay’ : l’un nous appelant à « mieux promouvoir l’égale dignité entre les hommes et les femmes, tant dans le monde du travail que dans celui de la vie conjugale, familiale et éducative » ;  « face à la pression de certaines idéologies particulièrement actives », à « clarifier les fondements d’une anthropologie respectueuse de la véritable nature de la femme et de l’homme » ; rappelant que « l’être humain n’était pas un simple objet manipulable au gré des intérêts politiques ou économiques ». L’autre nous annonçant son intention de lutter contre les stéréotypes et représentations sexistes, de promouvoir l’égalité professionnelle entre hommes et femmes, de lutter contre les violences faites aux femmes et de défendre le droit des femmes à disposer de leurs corps, bref de rechercher l’égalité des chances au-delà des lois… qui souvent existent déjà mais sont confrontées aux mentalités.

Des recommandations nobles et plutôt convergentes, sur un sujet aussi polémique que « la différence des sexes »…

Et les stéréotypes ont une emprise encore très forte. Il y a les discours sur l’égalité d’une part, et l’archaïsme véhiculé par notre cerveau ! Pendant des millénaires, on a vu en l’homme le principe ‘viril’ créateur et en la femme le principe de reproduction, ce qui suffisait à définir et justifier socialement le rôle des uns et des autres… et à asseoir la domination masculine. La différenciation se faisait selon les sphères du public pour les uns, du privé pour les autres ; les Grecs opposaient les actifs aux passifs, groupe qui comprenait les mineurs, les fous, les pauvres et les femmes… Selon Platon, « l’amour des garçons est supérieur, plus intellectuel, mais si on veut une descendance, il faut se tourner vers les femmes… ». Rousseau disait : « les hommes font les lois, les femmes font les mœurs… ». L’Eglise, si elle voit la différence des sexes comme un fruit de la volonté de Dieu, si elle a introduit le consentement de la femme dans le mariage, n’en a pas moins été ambiguë en mettant l’accent, au détriment de la première version –Dieu créa l’être humain à son image… mâle et femelle il les créa-, sur la seconde version de la création de la femme dans la Genèse –la femme tirée de la côte de l’homme-, version qui, même si elle est une lecture culturelle exégétiquement fausse, introduit insidieusement une hiérarchie des sexes.

Une idéologie qui a longtemps fait dériver le féminin du masculin.

Le changement s’opère dans le temps, par des évolutions lentes et souterraines ou des ruptures : l’accès à l’instruction, les guerres (les hommes partis au front), la contraception féminine ont ouvert aux femmes le monde du travail, compris notamment à travers le salariat comme les rendant financièrement autonomes, qui a fait voler en éclat l’antique partage des tâches. La virilité, souvent exprimée par la domination à travers la force, la puissance sexuelle, le courage, n’exclut pas la femme mais installe une asymétrie ; elle a aussi évolué à travers le temps, comme la subtilité de l’escrime a dominé la force de l’épée du Moyen-Age.

Le temps qui fait apparaître des mutations sociales ‘datées’ : après le familialisme d’il y a un siècle (les SSF de 1927 abordaient la question de « la femme dans la société », …mais sous l’aspect de la famille), après le féminisme revendicatif, voici le temps du parentalisme.

Le temps disponible qui est le nouveau critère de clivage dans le travail : ce n’est plus la dureté ou la pénibilité (la technologie arrange bien des choses, on voit de plus en plus des ‘sapeuses-pompières’…), mais le temps qui va rester pour s’occuper des enfants pour les unes, l’importance de rester tard au travail pour les autres (‘preuve’ en France que l’on est consciencieux alors qu’en Europe du Nord c’est un aveu d’inorganisation…). D’où le peu de congés parentaux masculins pris (3 à 4% seulement !), d’où le travail à temps partiel considéré comme subi, et peu présent chez les hommes (20% seulement, et sur ce chiffre, c’est dans 80% des cas pour faire du sport ou de la politique !).

Et aujourd’hui encore, dans bien des domaines, le ‘plafond de verre’ freine l’accès des femmes aux postes supérieurs… A quelques points près, que ce soit parmi les cadres des medias, dans les conseils d’administration des entreprises du CAC 40, à l’Assemblée Nationale (en France, car au Sénégal, c’est 60/40), la ‘parité’ hommes/femmes se situe à 80/20, et l’inverse pour les tâches domestiques…

D’un autre côté, des métiers se féminisent majoritairement (juges, médecins, enseignement, etc)… au point parfois d’en arriver à une dévalorisation par les hommes !

Et l’impression générale que le monde occidental est maintenant un lieu d’inquiétude, où rien n’est évident, n’arrange pas les choses. Inquiétude largement partagée : « les gens ont l’impression d’être en CDD dans toute leur vie, y compris la vie conjugale… » ; malaise et fragilité du couple contemporain se nourrissant de ce sentiment : « l’autre ne doit pas être trop envahissant, même si la perspective de son absence m’angoisse… ».

Inquiétude devant la prise de conscience que d’autres cultures ont leurs propres repères de libération, comme cette découverte que l’émancipation de la femme sénégalaise peut se concrétiser, à la faveur d’un divorce, par le passage du couple monogamique contraignant au ménage polygame libérateur, dès lors que la femme n’a plus à assumer l’homme ‘à temps complet’… !

Inquiétude qui vient sans doute de l’irruption dans l’univers familial du principe d’égalité démocratique qui prévaut dans la Cité. Et une certaine représentation de la démocratie voudrait conduire à la similitude, et fait peur : « on serait tous les mêmes ? ». En effet, en démocratie, sans forcément analyser préalablement les conséquences par rapport à l’avenir, ce qui fait exception peut faire règle : ainsi des revendications catégorielles présentées comme « pour tous… » ; avec le risque d’indifférenciation, également induite par ‘les études de Genre’ (Gender) qui introduisent une distinction entre le sexe et le genre pour s'interroger sur la dimension sociale de l'accès à l'identité sexuelle, la construction des rôles sociaux attribués ‘naturellement’. Avec cette construction sociale, on passe de la dualité des sexes à la diversité des sexualités, et le tout dans un mouvement latent de nivellement : en bref, la réalité de la différence homme-femme est contestée et envisagée par certains comme une construction sociale, culturelle et artificielle dont on pourrait se passer. Ce qui laisse libre cours à des formes de procréation et de parenté sans référence à la différence sexuelle.

Ce tableau de désolation incite à se libérer des stéréotypes pour accroitre la richesse et la variété des domaines où peut être reconnue la singularité de chacun et de chacune.

La parité est encore théorique, -et valable dans les deux sens-, et en même temps la mixité avance.

Sylviane Agacinski entrouvre une porte de consolation, en parcourant la ‘métamorphose de la différence’ :

Il y a un préalable : les deux sexes existent !

Si le cadre professionnel n’est pas un cadre sexuel et peut voir des rôles interchangeables, il y a en qui ne le sont pas : la procréation, la génération… Dans le sport, beaucoup de compétitions ne sont pas mixtes, car les résultats seraient discriminatoires… Une différenciation est voulue par les cultures, -contre laquelle on semble aller-, mais il ne faut pas oublier que la différence sexuelle est avant tout un ‘jeu’, dans l’entre-deux, c’est une relation qui se joue dans la singularité d’êtres vivants. L’écart homme-femme est lui-même mystère.

Certes l’égalité, la suppression des stéréotypes, engendrent des libertés nouvelles. Mais toute liberté ouvre aussi sur une responsabilité, toute liberté s’inscrit dans une relation. Il n’y a pas de droit sans contrepartie, sans devoir.

Les rôles, masculin et féminin, dans la procréation ne sont pas équivalents. Anthropologiquement, ‘les liens biologiques fournissent le modèle des liens de parenté’, et l’absence de symétrie entre les parents produit elle-même une dissymétrie de l’être. Et ‘on ne peut penser la diversité des sexualités (chère au Gender) que sur la base de la diversité des sexes (contestée par lui)’ !

Mais la question du sens, du pourquoi, est un défi que refuse de voir notre société : si la technologie peut le faire, alors on le fait…

Sur la question qui mobilise la société actuellement, plus de questions que de réponses, mais qui ont au moins l’avantage d’exprimer que se précipiter est une erreur…

La reconnaissance de la dignité des personnes qui vivent l’amour dans une orientation homosexuelle va de soi : « ces personnes ont droit au respect, ils ont droit à une vie heureuse ». Mais « d’autres issues sont possibles pour renforcer les droits des couples composés de personnes du même sexe… ».

Et le désir de s’unir civilement justifie-t-il le projet d’écarter l’autre sexe de la procréation ?

Le centre de ces questions, c’est l’enfant. On met en gage les générations à venir : qui les représente sur la scène politique démocratique ? personne… Jusqu’où une génération d’adultes peut se permettre de définir la situation des adultes de demain ? En désarticulant filiation naturelle, relation biologique d’engendrement et parenté, la liberté devient folle, abusive. Le droit de l’enfant avec ce qu’il porte en lui de responsabilité envers la génération future, devient le droit à l’enfant. L’adoption, c’est d’abord donner des parents à un enfant, et pas le contraire. On va vers une inégalité à venir entre les enfants sur la question de leur filiation, car les biotechnologies dissimulent le rôle de la tierce personne dans la procréation, rendant opaques les conditions réelles de la naissance. Or les enfants veulent connaître leur histoire, ils ont le droit de n’être pas de simples produits…

Pourquoi vouloir faire une norme de ce qui est accidentel (cas d’adoptions, procréation médicalement assistée qui n’aurait plus rien de médical s’agissant de couples composés de personnes a priori fertiles mais de même sexe, …) ?

Pourquoi ne pas mener une réflexion anthropologique approfondie et collective avant tout ?

Les enjeux sont de taille quand on se rend compte que parfois la bonne volonté aboutit à une autre discrimination, que la difficulté de notre pays à faire société, à intégrer tous ses membres provient aussi de l’effacement des repères fondateurs…

Pour un psychanalyste, le terme ‘égalité’ n’a pas beaucoup de sens, mais si l’égalité est un principe fondamental d’organisation de notre société, elle ne nie pas la différence : la complémentarité fait avancer la société. La notion de différence exclut toute idée de domination, et l’égalité ne s’oppose pas à l’identité : ce qui est important, ce n’est pas l’égalité des sexes, mais la fin de la domination de l’un sur l’autre !

La théologie vient à la rescousse pour nous rappeler que Dieu a posé l’altérité : « Dieu crée l’être humain à son image, le crée à l’image de Dieu, les crée mâle et femelle ». La condition sexuée et la différence sexuelle sont une bénédiction de Dieu. Elles invitent à tout quitter pour entrer en relation… sans savoir ce que nous allons trouver. Dans la distinction sexuelle, il faut voir la ‘ressemblance’ à Dieu, qui se situe dans la relation même. Elle est le type même de toute altérité : non pas un accident biologique, mais le pivot où les personnes et les cultures s’organisent.

Mais qu’en est-il de la place des hommes et des femmes dans l’Eglise ?

Celle-ci a été ‘andro-centrée’ (‘et il y en a de beaux restes’ !), elle semble dans le déni de l’évolution de notre société, réticente à l’enjeu de transformer le rapport de domination masculine en un rapport d’autorité partagée. Pourtant, la tradition chrétienne fait de l’autorité non un instrument de pouvoir mais de service, service d’unité, service d’une communauté ecclésiale.

« Ce qui sauvera l’Eglise…», -dit un directeur de séminaire !-, « …c’est le manque de prêtres ». Selon les préalables que l’on met, les arguments peuvent aller dans un sens ou dans l’autre. Des dogmes comme l’Immaculée Conception ou l’Assomption n’ont pas toujours fait l’unanimité dans l’Eglise au cours des siècles… Ce qu’un pape a institué, Grégoire VII confiant aux seuls clercs les trois charges d’enseignement, de gouvernement et de sanctification, un autre peut le changer au niveau universel. Depuis, beaucoup de choses ont évolué dans le monde -l’émancipation de la femme-, et dans l’Eglise, -Vatican II encourageant le laïcat-. Dans le monde comme dans l’Eglise, « nos sociétés ne peuvent se passer du talent des femmes ! » Alors, tout est possible… Si la position du pape actuel sur la question est « définitive… », les réflexions et débats en cours permettent de rajouter « … pour l’instant » ! L’important est de préparer un climat propice à cette question. Et l’Eglise catholique en France, qui bénéficie d’un contexte exceptionnellement paisible et unifié grâce à sa façon de vivre la laïcité, peut prendre l’initiative de tels chantiers… « La crédibilité de l’Evangile passe par le crédit que l’Eglise accorde(ra) aux femmes… »

Les SSF, c’est aussi la réflexion et l’expression des participants. Des ateliers-échanges et des ateliers-jeux ont été l’occasion d’une prise de conscience : celle de la réalité tangible des progrès de la relation homme-femme, de son caractère récent, et qui paraissent des acquis en particulier pour les jeunes, et cela même si on est conscient du poids des stéréotypes ; celle du besoin de davantage de lieux de dialogue, d’expression, d’échanges, même si un constat est largement partagé : la difficulté des hommes à se livrer, à parler de soi et de sa relation à l’autre ; un combat de l’égalité ‘qui peut se faire avec humour’ -et le dessinateur Brunor, réagissant en temps réel, l’a prouvé-. Et surtout la preuve d’une solide espérance, à condition d’accepter que tous ces changements prennent du temps, et d’accepter de laisser une place à l’autre, donc de prendre le risque du vide…

Entre parenthèse, joli défi d’organisation que d’avoir réussi à faire travailler 250 groupes de 12 sur les thèmes de la conjugalité, l’éducation, Eglise/Spiritualité, la parité, Société/Culture, travail, pour imaginer, à partir des situations de chacun, une meilleure égalité homme-femme dans le respect des différences ; avec pour fond, celui de chercher l’articulation entre le général et le particulier, le dogme et l’histoire, de mettre en cohérence les principes, les valeurs, et les situations concrètes rencontrées par chacun. « Il ne faut pas généraliser… », « ça, c’est théorique… », « ça dépend de … »… ça a beaucoup dépendu dans les ateliers : relativisation et pragmatisme montraient bien que les réflexions étaient incarnées ! « Ca a du bon et du mauvais », « euh, oui et non », se disent deux personnages de Brunor…

Le travail ? l’équilibre vie familiale et vie professionnelle ? vers une plus grande égalité des salaires et des responsabilités ? Les positions des représentants du Medef et de la CFDT, leur analyse des réalités et des priorités à engager semblaient convergentes … au risque d’une compromission publique ! avec toutefois des différences sur la détermination ou la capacité à les mettre en œuvre. Et la crise peut être une opportunité pour découvrir combien, par la cohésion d’une équipe, la parité dans l’entreprise peut devenir un atout décisif dans la compétition internationale.

 « Si tu ne peux voyager, marie-toi… », disait Kierkegaard. Cette citation nous invitait à considérer la conjugalité comme un voyage dans le temps, où il faut être habile en navigation, où les protagonistes doivent être des ‘artistes de la crise’, où les conflits ont une dynamique différente selon qu’on est ‘rhinocéros’ ou ‘hérisson’…, dans une vie faite de pardons microscopiques. « Traverser ensemble le temps n’est possible qu’à la condition de réveiller en permanence dans la relation la fraicheur de la rencontre »…

C’est aussi un véritable lieu d’apprentissage : « Apprendre à se donner sans se sacrifier ; apprendre à s’opposer sans se massacrer »… La société et l’école nous apprennent tout, mais qui nous apprend à aimer ?

Le christianisme place l’humain, homme et femme ensemble à l’image de Dieu, au centre de la vie sociale. « Tout commence donc par la relation singulière entre un homme et une femme, ce laboratoire de la coopération sociale ordinaire… ».

« Il n’y a pas de véritable égalité sans reconnaissance de l’apport et de l’identité de chaque partenaire.

Il n’y a pas de reconnaissance sans la construction d’une relation.

Il n’y a pas de relation porteuse de fruit sans la célébration joyeuse d’une différence… »

Ces Semaines Sociales ont été l’occasion d’une confrontation avec la modernité : la poursuite de l’aventure démocratique jusqu’à gagner la sphère de la vie familiale. En voilà quelques réflexions, utiles en ces temps d’interrogations, d’inquiétudes, qui mettent au défi notre capacité d’écoute et de présence prophétique.

Invitons Ricoeur à exprimer notre confiance en l’avenir : « nous avons à imaginer plus, pour vouloir mieux »…

Et laissons le trait de la fin à Brunor : « L’Eglise a fait son temps ?... Il faut peut-être retourner le sablier … »

SRx